

CRITIQUE, théâtre musical. PARIS, Collège des Bernardins (du 28 juin à novembre 2025) : “LE MYSTERE MOZART”. M. Merzouki, N. Spinosi...

Depuis le 28 juin – sous les sublimes voûtes du Collège des Bernardins (dans le 5ème arrondissement de Paris) -, *Le Mystère Mozart* est parcours sensoriel de 1h30 à travers 8 salles de l'ensemble monastique, mêlant musique live, théâtre, danse et *mapping* visuel. Chaque espace devient un tableau vivant dédié aux chefs-d'œuvre (et retraçant la vie) de Wolfgang Amadeus Mozart (17 œuvres au total), de *La Flûte enchantée* au *Requiem*, avec des projections interactives et des performances en direct. Le public est parfois même acteur : il dirige un orchestre virtuel, participe à un bal en costumes du XVIIIe siècle, ou incarne la Reine de la Nuit !...

Le Collège des Bernardins (XIIIe siècle), ancien monastère cistercien, amplifie l'émotion grâce à son acoustique et son architecture. Chaque salle (nef, cellier, chapelle) dialogue avec l'œuvre de Mozart, soulignant sa quête spirituelle. Le lieu, restauré en 2008, symbolise le lien entre foi, art et raison – un miroir parfait pour Mozart

Derrière le projet, une Équipe Artistique d'Exception : **Michel Éli** (producteur), concepteur de la célèbre émission *Prodiges*

(sur France 2), qui s'est investi pour rendre Mozart accessible à tous, et notamment aux familles ; **Nathalie Spinosi** (dramaturge et metteuse en scène) qui a été chargée de créer une narration fluide entre les salles, reliant vie et œuvre de Mozart avec simplicité ; **Mourad Merzouki** (chorégraphe) qui signe une danse contemporaine fusionnant avec les innovations technologiques, évoquant son spectacle *Pixel*, et enfin la soprano star **Julie Fuchs** (Marraine du spectacle), qui incarne l'excellence musicale du projet. En tout, 30 artistes (musiciens, comédiens, danseurs) animent ce parcours, créant un dialogue entre *live* et enregistrements.

« *Le Mystère Mozart* » transcende le spectacle classique : il est une porte d'entrée vivante vers le génie mozartien, où technologie et tradition s'épousent. Pour les passionnés comme pour les familles, c'est une immersion poétique dans l'univers d'un compositeur qui, selon Benoît XVI, « *a été touché par le divin* ». Le spectacle est prévu jusqu'en novembre 2025...

CRITIQUE, théâtre musical. PARIS, Collège des Bernardins (du 28 juin à novembre 2025) : "*LE MYSTERE MOZART*". M. Eli, M. Merzouki, N. Spinosi...

VIDEO : Trailer du « *Mystère Mozart* » au Collège des Bernardins (jusqu'en novembre 2025)

CRITIQUE, concert. PARIS, 6ème Festival « Résonances » (Sainte-Chapelle), le 30 juin 2025. BACH / MOZART / RAVEL / CHOPIN. Saehyun KIM (piano)

Deux jours après [un récital du brillant claviériste Sébastien Grimaud](#), et au lendemain du concert [du moins talentueux accordéoniste Julien Beauteemps](#), les pierres et les vitraux séculaires de la Sainte-Chapelle ont vibré à nouveau d'une émotion rare, en ce lundi 30 juin, pour le concert de clôture du 6ème festival « Résonances ». Dans ce sanctuaire de lumière, c'est le jeune prodige coréen Saehyun Kim, fraîchement auréolé de son triomphe au Concours Long-Thibaud 2025, qui a offert une soirée pianistique d'une intensité et d'une maîtrise proprement sidérantes. Un programme audacieux, traversant quatre siècles de musique, transformé sous ses doigts en un voyage initiatique d'une profondeur inoubliable.

Dès les premières notes du « *Wachet auf, ruft uns die Stimme* » (BWV 645) de **Johann Sebastian Bach**, dans l'arrangement monumental de Ferruccio Busoni, Saehyun Kim a imposé son aura. Loin d'une simple transcription, il a fait résonner l'appel

des veilleurs avec une solennité et une clarté polyphonique saisissantes. La voûte gothique semblait amplifiée chaque ligne mélodique, chaque basse affirmée avec une présence tellurique. Dans « *Ich ruf zu dir, Herr Jesu Christ* » (BWV 639), toujours transcrit par Busoni, la prière est devenue palpable. Le toucher de Kim, d'une délicatesse infinie et d'un contrôle dynamique absolu, a transcendé le métal du piano pour en faire un instrument d'orfèvre, où chaque note chantait une supplique intime et recueillie, captivant l'auditoire dans un silence religieux.

Le passage à la *Sonate n°3 en Si bémol Majeur K. 281* de **W. A Mozart** a révélé une autre facette, lumineuse et espiègle, du talent de Kim. L'*Allegro* initial a pétillé d'une joie juvénile et d'une articulation d'une précision de cristal. L'*Andante amoroso* s'est déployé avec une tendresse poétique et un phrasé d'une élégance naturelle, tandis que le *Rondo* final a éclaté dans un tourbillon de vivacité et de bonne humeur, exécuté avec une aisance technique confondante et un sens inné du style classique.

Puis vint le vertige avec « *Gaspard de la Nuit* » de **Maurice Ravel**. Saehyun Kim s'est mué en alchimiste du clavier, maîtrisant avec une autorité stupéfiante les pièges diaboliques de ces trois poèmes. « *Ondine* » a miroité de mille reflets liquides et perfides, les traits rapides semblant couler de source. « *Le Gibet* » a imposé son climat d'angoisse irréelle, le *si bémol* obstiné martelé comme un glas funèbre sous une ligne mélodique d'une désolation poignante. Enfin, « **Scarbo** » a déchaîné les démons de la virtuosité. Kim a affronté les sauts et les rythmes démultipliés avec une énergie foudroyante et une netteté implacable, restituant toute la malice grotesque et fantastique du personnage. Une performance qui tenait de l'exploit physique et de la transe artistique, laissant le public littéralement pantelant.

L'hommage à **Frédéric Chopin** qui suivit fut un baume d'une poésie raffinée. Les *Quatre Mazurkas Op. 33* ont été autant de

miniatures ciselées avec amour. Kim en a saisi l'essence dansante, mélancolique ou fière, avec un *rubato* parfaitement naturel et une palette de couleurs intimes, du *sol dièse mineur* rêveur au *si mineur* plus sombre, en passant par la grâce du *Ré Majeur* et la simplicité élégiaque du *Do Majeur*. Puis, le *Scherzo n°3 en do dièse mineur Op. 39* a éclaté comme un feu d'artifice final. Kim en a déployé toute la puissance héroïque et la fébrilité romantique, des accords introductifs fulgurants aux fusées chromatiques étincelantes du développement, jusqu'au retour du thème principal d'une noblesse souveraine. La coda, d'une virtuosité vertigineuse, a été emportée avec une bravoure et une précision qui ont soulevé la salle.

L'ovation finale fut instantanée, debout et vibrante. **Saehyun Kim**, d'une modestie touchante, a salué avec grâce, confirmant non seulement son statut de vainqueur du Long Thibaud, mais surtout celui d'un artiste majeur en devenir, capable de conjuguer une technique phénoménale à une intelligence musicale et une sensibilité hors du commun.

Vivement la 7ème édition du festival « Résonances »... en juin 2026 !

CRITIQUE, concert. PARIS, 6ème Festival « Résonances » (Sainte-Chapelle), le 30 juin 2025. BACH / MOZART / RAVEL / CHOPIN. Saehyun KIM (piano). Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu

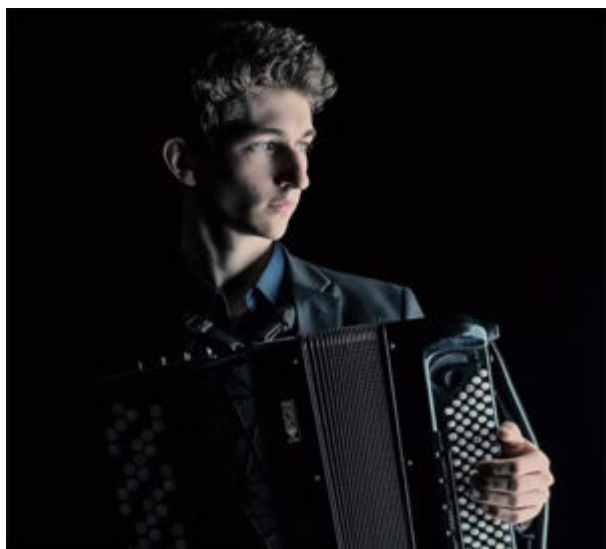
VIDEO : Finale du Concours Long-Thibaud 2025 (Saehyun Kim Lauréat)

**CRITIQUE, concert. PARIS,
6ème Festival « Résonances »
(Sainte-Chapelle), le 29 juin
2025. Récital de Julien
Beautemps, accordéon : J.S.
Bach, W.A. Mozart, J.
Beautemps...**

L'avant dernier concert du Festival si bien nommé « Résonances » à la Sainte-Chapelle de Paris, permet de vivre une expérience incomparable entre architecture et musique. Le récital du jeune accordéoniste Julien Beautemps, interprète, transcripteur, compositeur le démontre avec éclat et nuances... En ouverture, la Passacaille de JS Bach, compositeur générique du programme,

débute dans une polyphonie pleine,
détaillée, large, comme ancrée dans la
terre ... puis à mesure que se déroule le
flux instrumental, plein de noblesse sous
des doigts aussi inspirés (agilité
éloquente de la main droite), la marche
ample s'allège ; elle s'immatérialise
vers un infini céleste, comme une
aspiration verticale, en total accord
avec le dessin architectural et l'élan
fuselé des hautes baies vitrées de la
Sainte Chapelle.

Le dessein du directeur musical **Yann Harleaux** est de ce point de vue parfaitement réalisé : le dialogue entre musique et architecture, – les magiques » résonances » au cœur du Festival, sont bien palpables ce soir. Dans un jeu très naturel qui paraît improvisé, trait marquant de toute la soirée, l'interprète affirme un lien particulier qui le lie à Jean Sébastien Bach, à sa hauteur de vue, à son imaginaire sans limite.



Puis se dévoile son égale compréhension de **Mozart**. Du **Requiem**, l'accordéoniste a transcrit cette année partie de la partition du génie salzbourgeois ; il en a déduit 3 morceaux éblouissants, enchaînés dans une souveraine maîtrise contrapuntique ; la conception est à la fois dramatique grave et profonde, et aussi très

intérieure ; l'interprète jouant comme dans le Bach précédent, sur la longueur de la note, le sens et la direction du souffle, l'ultime résonance avant l'expiration et le silence plein : l'Introïtus et le Kyrie édifient un portique initial majestueux et remarquablement réalisé, introduit dans un crescendo plein de retenue, ce que l'on retrouve dans le Lacrymosa, la pièce maîtresse de toute la construction : à la fois hautement inspiré, retenu et pressé par une urgence impérieuse. Il s'agit bien d'un questionnement profond, d'ordre métaphysique et dans la continuité du flux musical, du passage de l'ombre à la lumière, de la matérialité à la grâce abstraite d'une conscience apaisée et réconciliée. Saluons le parcours éprouvé grâce au jeu très maîtrisé de l'accordéoniste : et comme le précise le musicien au public, ce sont 3 pièces comme la Sainte Trinité, elle-même évoquée dans le plan décoratif de la Sainte-Chapelle.

Dans sa **Sonate**, composée en hommage à son grand-père, **Julien Beautemps** se livre davantage encore. Le premier mouvement est le plus développé, évoquant clairement l'infini, comme le jeune musicien aime à l'expliquer aux auditeurs ; le deuxième est enchaîné comme un scherzo conquérant où l'auteur glisse des motifs liturgiques et le troisième enchaîne les épisodes contrastés s'appuyant sur une dextérité dans le choix des modes de jeu, y compris tous les effets produits par la maîtrise du soufflet, tiré, poussé avec une volubilité

impressionnante ; l'interprète explorant toutes les nuances sonores selon la pression recherchée sur la colonne d'air ; ses effets de trémolos et du jeu tremblé, « syncopé », et du picotage..., conférant une expressivité captivante. Ce qu'il avait déjà maîtrisé dans le Requiem de Mozart.

En bis, conclusion des plus adaptées, Julien Beautemps joue son cher Bach, avec un naturel inspiré, véritable marche vers l'au-delà et le très haut des cimes célestes. Tempérament magistral.

Saluons la justesse de la programmation de Yann Harleaux pour son festival « Résonances », centré sur le clavier. Ce soir, la découverte est totale, de surcroît idéalement connectée à l'esprit du lieu, – l'écrin unique de la Sainte-Chapelle, ses harmonies et proportions, l'appel à la méditation et à l'humilité qu'il suscite immanquablement. Julien Beautemps ne révèle pas seulement son grand talent de musicien : le jeune accordéoniste affirme un imaginaire ancré dans le questionnement et la finitude, la lumière et le partage. Chapeau bas.

CRITIQUE, concert. PARIS, Sainte-Chapelle, le 29 juin 2025.
Récital de Julien Beautemps, accordéon : JS Bach, Mozart, J.
Beautemps... Photo : Julien Beautemps DR



VISITEZ le site de l'accordéoniste Julien Beauteemps :
<https://www.julienbeauteemps.com/>

LIRE aussi notre présentation du Festival » Résonances » à
la Sainte-Chapelle de Paris :
<https://www.classiquenews.com/paris-sainte-chapelle-6eme-festival-claviers-resonances-du-1er-au-30-juin-2025-de-ellington-a-bach/>

CRITIQUE, festival. PARIS, 6ème Festival « Résonances » (Sainte-Chapelle), le 28 juin 2025. BACH / BUXTEHUDE. Sébastien Grimaud (clavecin)

Dans la continuité [du récital envoûtant d'Aya Okuyama](#) dans le somptueux écrin de la Sainte-Chapelle (salué dans ces colonnes le 8 juin), le festival « *Résonances* » poursuit son exploration des claviers avec le jeune prodige Sébastien Grimaud. Ce samedi 28 juin, le claveciniste (mais aussi pianiste et organiste) a offert un voyage temporel au cœur de l'âge d'or baroque, confrontant deux géants du répertoire : Dietrich Buxtehude (1637-1707) et Johann Sebastian Bach (1685-1750). Un dialogue entre maître et élève, entre fantaisie débridée et architecture rigoureuse, sublimé par l'acoustique sacrée de ce joyau gothique.

Avec le *Prélude en sol mineur* (BuxWV 163) et la *Toccata en Sol Majeur* (BuxWV 165) de **Dietrich Buxtehude**, le récital a immédiatement révélé la quintessence du « *stylus phantasticus* ». Grimaud a exploité les contrastes saisissants de l'œuvre avec une audace rhétorique : Arpèges jaillissants et silences suspendus, transformant le clavecin en « *théâtre des émotions* » selon la tradition nord-allemande. Dans le *Prélude en sol mineur* (BuxWV 163), la main gauche a tissé un

contrepoint tourmenté, tandis que la droite déployait des ornements comme des étincelles sur la pierre. Quant à la *Sarabande de la Suite en Do Majeur* (BuxWV 226), elle a été interprétée avec une gravité méditative, rappelant que Buxtehude fut un pionnier de l'expressivité spirituelle.

En contrepoint des fulgurances buxtehudiennes, Grimaud a choisi des œuvres illustrant l'héritage et la transcendance bachienne. La *Sonate en Do Majeur* (BWV 966) de **J. S. Bach** s'impose comme une fusion de tradition italienne (ritournelles virtuoses) et germanique (fugues structurées). Le claveciniste y a révélé une énergie rythmique implacable, notamment dans les mouvements fugués, sans jamais sacrifier la clarté des voix. Dans la *Suite française n°4 en Mi bémol Majeur* (BWV 815 – *Allemande*), le phrasé de Grimaud a épousé la souplesse chorégraphique de la pièce, avec un toucher délicat soulignant les dissonances poignantes. Et dans le *Prélude, Fugue et Allegro en Mi bémol Majeur* (BWV 998) – clou du récital ! – le *Prélude*, d'une sérénité oratoire, a ensuite laissé place à une *Fugue* architecturée comme une cathédrale sonore, avant l'*Allegro* final, tourbillon de joie contrapuntique exécuté avec une précision horlogère.

La Sainte-Chapelle, malgré les échafaudages de sa restauration en cours, a magnifié ce dialogue musical : les voûtes presque millénaires ont renvoyé les basses du clavecin William Dowd-Paris en un halo de résonances, transformant chaque accord en prière. Lors du *Prélude en do mineur* (BWV 921) de Bach, les bleus des verrières semblaient répondre aux mélancolies modales, créant une synesthésie inoubliable.

Avec une virtuosité sans ostentation, le jeune Sébastien Grimaud a incarné l'équilibre entre érudition et sensibilité. Il a exploité tous les registres du clavecin, des *jeux de luth* tenus aux *pleins jeux* majestueux, notamment dans la *Toccata en mi mineur* (BWV 914) de Bach. Ses ornementations, notamment dans les *Adagio* de Buxtehude, respirant l'improvisation vivante, et la succession des pièces a révélé la filiation

entre les deux compositeurs, mais aussi leur irréductible singularité.

Si Grimaud a clos son récital par une *Fugue en Do Majeur* (BuxWV 174) de Buxtehude – jubilation rythmique proche de la danse –, le festival « **Résonances** » s'achève ce **30 juin** par une autre promesse : le **jeune lauréat du Concours Long-Thibaud 2025, Kim Saehyun**. Ce prodige sud-coréen de 17 ans, vainqueur avec le redoutable *Concerto n°3* de Rachmaninov, incarne la relève pianistique mondiale. Gageons que sous les voûtes de la Chapelle de Saint-Louis, son interprétation clôturera en apothéose ce mois dédié aux claviers !

CRITIQUE, festival. PARIS, Sainte-Chapelle, le 28 juin 2025.
BACH / BUXTEHUDE. Sébastien Grimaud (clavecin). Crédit photo
(c) Emmanuel Andrieu

- **Dernier concert : Kim Saehyun, le 30 juin 2025, 20h à la Sainte-Chapelle.**
- **Réservations : 01 42 77 65 65**

CRITIQUE, concert. METZ, Cité

musicale, le 27 juin 2025. MAHLER : Troisième Symphonie. Orchestre National de Metz Grand-Est, Orchestre National de Mulhouse, David Reiland (direction)

Quel souffle prométhéen ! Quel torrent sonore !
L'exécution – hier soir à la Cité Musicale de Metz
– de la *Troisième Symphonie* de Gustav Mahler sous
la direction électrisante de David Reiland restera
gravée dans les annales de la maison lorraine.

Réunissant exceptionnellement les forces des
Orchestres Nationaux de Metz Grand Est et de
Mulhouse, l'événement était titanesque à l'image
de l'œuvre elle-même – 1h50 d'un voyage cosmique
et tellurique. Le résultat ? Une fusion réussie,
une synergie éblouissante, et une intensité qui a
soulevé la salle entière, avec plus de 10 minutes
de rappels !

Dès les premières mesures du fracassant premier mouvement
(« *Kräftig. Entschieden* »), Reiland a imposé sa vision : une
énergie foudroyante, mais aussi une clarté texturale
remarquable dans ce déferlement orchestral. Il a
magistralement sculpté les contrastes titanesques entre les
cuivres guerriers, les cordes déchaînées et les moments de
suspension quasi mystiques. Sa battue, précise et
incroyablement communicative, a tenu l'immense appareil

(orchestre + chœurs + soliste) d'une main de fer tout en laissant s'exprimer la poésie la plus fragile. Un véritable exploit de direction.

La fusion des Orchestres Nationaux de Metz Grand Est et de Mulhouse a révélé une richesse et une puissance inouïes. Les cordes, unifiées et profondes, ont déployé un tapis sonore luxuriant, des grondements les plus bas aux envolées les plus éthérées. Les cuivres, massifs mais jamais écrasants, ont rayonné avec une splendeur héroïque (trompettes étincelantes, trombones d'airain) et une douceur surprenante (les cors dans l'*Adagio* final, à couper le souffle). Les bois, véritables peintres de l'âme, ont été constamment sublimes : Le trombone solo (dans le 1er mouvement) de **Loris Martinez** alliait l'éloquence, la majesté et la profondeur déchirante propres à ce solo fondateur : une voix venue des abîmes, affirmant la puissance de la vie. Le Hautbois de **Pauline Cambournac** et le Cor de **Julien Meriglier** (3ème mouvement) ont offert des dialogues champêtres, espiègles et nostalgiques, d'une finesse et d'une poésie exquis. Le cor anglais a particulièrement touché par sa mélancolie douce. La flûte de **Nora Hamouma** et la clarinette de **Florent Charpentier** (2ème mouvement « *Tempo di Menuetto* ») ont distillé luminosité, grâce et une légèreté presque aérienne, contrastant magnifiquement avec les épisodes plus sombres. La trompette postée (3ème mouvement) de **David Busawon** dans sa lointaine évocation, comme un appel perdu dans la nuit, a été jouée avec une justesse de ton et une expressivité parfaite, créant une magie immédiate. Et le violon solo de **Nicolas Alvarez** (dans le 6ème mouvement, *Adagio*) fut d'une pureté céleste et d'une tendresse infinie, guidant l'orchestre vers l'apothéose finale avec une émotion palpable.

La mezzo-soprano québécoise **Michèle Losier** a investi le quatrième mouvement (« *O Mensch! Gib Acht!* ») avec une présence dramatique et une profondeur émotionnelle rares. Sa

voix, d'un timbre riche et velouté, aux graves magnétiques, a épousé chaque nuance du texte de Nietzsche. Le « *O Mensch!* » initial, lancé comme un avertissement sombre et solennel, puis l'envolée mystique du « *Blicke nicht auf die Leiden der Welt* » étaient d'une intensité bouleversante. Un moment de pure transcendance.

La combinaison du **Chœur Philharmonique de Strasbourg**, du **Chœur de Haute-Alsace** et du **Chœur d'enfants du CRR Gabriel Pierné de Metz**, préparés avec soin par **Catherine Bolzinger** et **Annick Hoerner**, a été un pur enchantement. Le cinquième mouvement (« *Es sungen drei Engel* ») a littéralement irradié de joie. La clarté, la précision rythmique et la fraîcheur juvénile des chœurs d'enfants apportaient une lumière céleste. Le dialogue joyeux entre eux et les femmes des chœurs adultes (« *Bimm, Bamm* ») était d'une énergie communicative et d'une pureté sonore envoûtante. L'équilibre et la lisibilité des textes étaient remarquables. Leur intégration subtile et puissante dans le finale apothéotique ajoutait une dimension quasi cosmique à la glorification de l'amour. **Catherine Bolzinger** et **Annick Hoerner** méritent vraiment des applaudissements nourris pour la préparation impeccable, la cohésion et la beauté sonore déployées par ces masses chorales impressionnantes.

Les vingt dernières minutes ont transcendé le concert. **David Reiland** a mené l'*Adagio* avec une lenteur sacrée, une respiration ample, laissant chaque phrase des cordes (d'une chaleur et d'une plénitude enivrantes) et des cuivres (d'une noblesse irradiante) s'épanouir pleinement. L'accumulation vers la culmination finale, puis la dissolution dans une paix sereine, ont provoqué un silence religieux dans la salle avant une explosion d'acclamations méritées, debout, interminables. *Bravissimi !!*

Chapeau bas à tous les artistes et bon vent pour la réplique ce soir samedi 28 juin à La Filature de Mulhouse ! Que la même

vague sonore, porteuse de cette joie profonde et de cette puissance vitale, traverse l'Alsace-Lorraine !...

CRITIQUE, concert. METZ, Cité musicale, le 27 juin 2025.
MAHLER : Troisième Symphonie. Orchestre National de Metz
Grand-Est, Orchestre National de Mulhouse, David Reiland
(direction). Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu

**CRITIQUE, concerts. Festival
CLASSICAL BRIDGE PARIS, les
23 et 24 juin 2025. Reed
Tetzloff, Augustin Dumay,
Jean-Frédéric Neuburger,
Edgar Moreau...**

Si le Festival international porté, conçu
par la pianiste Klara Min, « CLASSICAL
BRIDGE » développe une aura
internationale entre les continents,

passerelle désormais délectable et féconde, de New York à Bordeaux et Séoul, son escale parisienne inaugurée ainsi en juin 2025, revêt un intérêt spécifique, idéalement installé dans les salons luxueux du Musée Jacquemart-André. On y retrouve le charme légendaire des salons de musique fin de siècle et Belle Époque.

Un parfum suranné pourtant bien vivace, en réalité irrésistible, celui d'instants exceptionnels où la proximité des objets précieux, celle des toiles de maîtres [Largillière et Frago, Hubert Robert, Nattier ou Boucher...] suscitent de nouvelles correspondances, excite les sens... Soit un cadre idéal qui prépare à l'écoute musicale. L'offrande est désormais bien rodée : on a pu l'expérimenter aussi au Château de Chantilly où la fameuse galerie de peintures du Duc d'Aumale, comptant plusieurs Nicolas Poussin [!] entre autres, accueille aussi des concerts de musique de chambre.

Mais Jacquemart André offre un écrin plus enchanteur encore et de meilleures conditions acoustiques [l'entièreté des murs tapissés d'un damas rouge y contribuant probablement], comme de visibilité [les musiciens jouant sur une estrade haute, sont bien visibles de tous].

Après le récital virtuose et puissant du pianiste Américain [originaire de Minneapolis] **Reed Tetzloff**, la veille [le 23 juin], associant Satie, Ravel, et plusieurs standards de Gershwin, abordés avec un charme swingué irrésistible, ce soir marque un temps forts du Festival 2025, en réunissant des tempéraments avérés, de vrais solistes aguerris, qui, mérite

de la programmation, s'avèrent particulièrement complémentaires.

La réussite du concert de ce soir est d'autant plus totale que l'ordre et le choix des partitions ont été modifiés, nécessitant de concevoir une nouvelle succession.

chambrisme raffiné

Échauffement d'abord et avec quelle classe, avec **Robert Schumann** dont le duo piano / violon, **Jean-Frédéric Neuburger** et **Augustin Dumay**, expriment les moindres altérations, tous les élans de la psyché complexe, ambivalente, exaltée, si fascinante du génie romantique. Le caractère improvisé de la Fantaisie semble inspirer, porter, galvaniser les interprètes. Puis dans le premier mouvement de la Sonate n°2, plus fluide et disert encore, en totale communion avec le pianiste d'une volubilité saisissante car aucune de ses nuances n'est gratuite, le violoniste fait chanter et parler son instrument par une clarté dynamique éblouissante, faisant tour à tour, pleurer et rugir les cordes comme chauffées à blanc.

Après le **Trio de Mendelssohn** avec le concours de la violoniste **Alissa Margulis**, et le violoncelliste **Edgar Moreau**, réalisé dans une vivacité lumineuse, et souvent espiègle [l'esprit de Puck du Songe d'une nuit d'été règne sur le Finale], l'apothéose de la soirée est indiscutablement la lecture du Quatuor avec piano n°1 de Fauré composé en 1876 et achevé véritablement [Finale] en 1880.

L'élève de Saint-Saëns brille par cet éclat et sa grande séduction mélodique qu'il croise avec une densité harmonique personnelle, manifestement marquée par la découverte de Wagner [lors de séjours à Cologne et Munich]. Le flux naturel et remarquablement nuancé du pianiste, la fusion continue entre

violon et alto [**Augustin Dumay** et **Miguel Da Silva**], le concours du violoncelliste **Edgar Moreau** [profond, précis, à l'écoute...] réalisent une performance captivante n'écartant aucun accent ni effet contrasté, de la fureur vivace au diminuendo final murmuré, idéalement évanescent et mystérieux. Du Scherzo léger et dansant, les quatre interprètes expriment l'esprit d'une sérénade dans le style des pièces pour clavecin du XVIIIème [pizz des cordes, enjoués, continuent bondissants et facétieux] dont l'énergie primitive préfigure dans sa riche texture accomplie, l'audace des Scherzos de la génération suivante, celles des génies modernes : Ravel et Debussy.

L'Adagio est d'une réussite égale : profond, dense, transparent dans ses couleurs tragiques dont l'amertume qui affleure laisse perceptible la morsure d'une blessure intime, secrète. Agile et clair, le violon exprime une sincérité implorante, le ressentiment d'un cœur atteint. La cohésion collective apporte un souffle, une ampleur superlative ;

Le Finale est d'une rare densité expressive que les interprètes savent toujours inscrire dans l'impétuosité et la transparence même dans ce Final noté appassionato. Les silences, les cadences, les syncopes sont magnifiquement ciselés, chacune exprimant une houle psychiquement complexe, dont l'activité ambivalente, laisse enfin jaillir l'espoir à la fin du cheminement.

Passionnante trajectoire, explicitée avec quelle hauteur par quatre solistes totalement en phase. Rendez vous est déjà pris pour l'année prochaine... à Seoul.

entretien

LIRE aussi notre ENTRETIEN avec Klara Min:

<https://www.classiquenews.com/entretien-avec-la-pianiste-klara-min-a-propos-de-la-57-edition-du-festival-classical-bridge-paris-musee-jacquemat-andre-les-23-24-et-25-juin-2025/>

La pianiste Klara MIN a le génie des passerelles et des ponts créatifs. En invitant ses partenaires et amis de longue date, la pianiste cultive les affinités électives, suscite le partage et la communion auxquels sont conviés les spectateurs parisiens. Dans l'écrin somptueux et intimiste du Musée Jacquemart-André, le festival qu'elle a créé : « CLASSICAL BRIDGE », propose 3 concerts exceptionnels, les 23, 24 et 25 juin prochains. Au programme, vertiges pianistiques et chambrisme ciselé, en parfaite harmonie avec les salons patrimoniaux de l'un des plus séduisants musées de la Capitale. Explications et présentation de la déjà 5ème édition...

CRITIQUE, concert. ALMADA (Portugal), Concert de clôture du 5ème Festival de Musica dos Capuchos (Parc de la Paix), le 22 juin 2025.

ROSSINI / BRAHMS / DVORAK. Orchestre Métropolitain de Lisbonne, Pedro Neves (direction)

Après les émotions du concert d'ouverture ([avec la phalange suédoise Musica Vitae dirigée par Benjamin Schmid](#)), en mai dernier, le Festival dos Capuchos a offert un concert de clôture tout simplement grandiose. Pour la première fois de son histoire, le festival a déplacé sa magie symphonique dans l'écrin de verdure du majestueux Parque da Paz, le plus grand parc urbain (50 hectares !) de la municipalité d'Almada. Une initiative audacieuse couronnée d'un succès populaire retentissant, réunissant plus de 5000 mélomanes et curieux sous un ciel estival clément.

L'ambiance et la ferveur était palpable dès avant les premières notes. Le directeur artistique du festival, **Felipe Pinto-Ribeiro** a chaleureusement accueilli le public, soulignant la symbolique de ce concert historique dans ce havre de paix urbain. La présidente de la mairie d'Almada, **Inês de Medeiros**, a ensuite pris la parole, exprimant sa fierté d'accueillir un événement d'une telle envergure et réaffirmant l'engagement de la ville en faveur de la culture accessible à tous. Ces mots, empreints d'enthousiasme et de vision, ont parfaitement préparé le terrain pour la musique à venir.

Sous la direction énergique et précise du jeune chef portugais

Pedro Neves, son directeur musical, l'**Orchestre Métropolitain de Lisbonne** (protégé sous une grande tente) a immédiatement captivé l'immense auditoire avec l'*Ouverture* de *Guillaume Tell* de **Gioachino Rossini**. Dès l'évocation poétique de l'aube alpine (les violoncelles d'une sérénité remarquable), jusqu'à la célebrissime chevauchée finale, l'orchestre a démontré une cohésion et une vitalité exemplaires. Neves a parfaitement dosé les contrastes dynamiques et les changements de *tempo*, restituant toute la dramaturgie et la virtuosité orchestrale de ce chef-d'œuvre rossinien.

Le programme a ensuite pris une tournure plus dansante avec deux *Danses Hongroises* de **Johannes Brahms** (les n°5 et n°6, cette dernière dans l'orchestration rutilante d'Albert Parlow). Le n°5, si familier, a swingué avec un lyrisme généreux et un sens du *rubato* parfaitement maîtrisé. Le n°6, plus véloce et incisif, a permis aux cordes de briller par leur agilité et aux cuivres de montrer leur éclat sans rudesse. L'OML a savoureusement restitué les couleurs tziganes et le caractère improvisé de ces pièces, sous les applaudissements nourris du public.

Mais le cœur de la soirée était sans conteste la monumentale *Symphonie n°9 » Du Nouveau Monde* « **d'Antonín Dvořák**. Pedro Neves et son orchestre en réalisent une lecture d'une grande maturité et d'une profonde émotion. Dès le mouvement initial (*Adagio – Allegro molto*), la puissance maîtrisée et la clarté des lignes ont impressionné. Le célèbre *Largo* (« *Going Home* ») a été un moment de pure grâce : le cor anglais (mention spéciale au soliste) a déployé une mélodie d'une poignante beauté, soutenu par des cordes d'une douceur et d'une plénitude remarquables. Le *Scherzo* (*Molto vivace*) a fait preuve d'une énergie folle et d'une précision rythmique électrisante, tandis que le *Finale* (*Allegro con fuoco*) a déchaîné toute la puissance et la richesse de l'orchestre, dans une construction dramatique implacable menée de main de maître par Neves. L'interprétation, tout en respectant la

structure classique, a su insuffler une vitalité et une fraîcheur communicatives, soulignant à la fois les échos de la musique tchèque et les influences américaines perçues par Dvořák.

L'ovation debout, immédiate, tonitruante et prolongée, fut à la mesure de l'émotion partagée. Le public, transporté, n'avait nullement envie de quitter ce parc envoûté par la musique. En réponse à cette ferveur, **Pedro Neves** et **l'Orchestre Métropolitain** ont offert un bis parfaitement choisi : la *Marche de Radetzky* de **Johann Strauss père**. Ce tube viennois, lancé avec panache par les percussions, a été de suite repris en cœur par un public ravi (Neves encourageant les battements de mains avec un sourire). Bref, une conclusion festive, joyeuse et profondément unificatrice, dans la plus pure tradition des concerts en plein air et une véritable fête de la musique sous les étoiles d'Almada.

Un triomphe qui promet un bel avenir aux éditions à venir du *Festival dos Capuchos* !

CRITIQUE, concert. ALMADA (Portugal), Concert de clôture du 5ème Festival de Musica dos Capuchos (Parc de la Paix), le 22 juin 2025. ROSSINI / BRAHMS / DVORAK. Orchestre Métropolitain de Lisbonne, Pedro Neves (direction). Crédit photo © Andreia Carvalho

**CRITIQUE, concert. ORANGE,
Théâtre Antique, le 20 juin
2025. « Musiques en Fête ».
E. Jaho, A. Matiakh, L.
Vermot-Desroches, Orchestre
national de Lyon, Y. Cassar,
L. Peyramaure, A. Chacon-
Cruz, A. Tharaud, P. Bleuse,
D. Godoy...**

Quelle ouverture flamboyante pour les Chorégies
d'Orange 2025 ! Hier soir, sous les étoiles de
l'Augustéen Théâtre Antique d'Orange, la 14ème
édition de « *Musiques en Fête* » a offert
une symphonie de bonheur pur, un magnifique voyage
au cœur de la musique de cinéma et du spectacle
vivant, porté par une pléiade d'artistes
exceptionnels. Judith Chaîne et Cyril Féraud,
guides élégants et chaleureux, ont su capturer la
magie de ce lieu unique pour les téléspectateurs
de France 3 et les auditeurs de France Musique... et
les quelques 8000 spectateurs qui ont eu la chance
de vivre l'événement *in loco* !

Dès les premières mesures enflammées de l'Ouverture de *Carmen*
de Bizet par l'Orchestre National de Lyon (magnifiquement

dirigé tour à tour par les chef.fe.s **Ariane Matiakh, Didier Benetti, Pierre Bleuse et Yvan Cassar**), le ton était donné : énergie, précision et passion. La puissance acoustique naturelle du théâtre a donné une dimension titanesque à chaque note, portée par la masse impressionnante et impeccable de l'ONL, de la **Maîtrise des Bouches-du-Rhône**, des **Choeurs de l'Opéra de Parme** et de **l'Opéra national Montpellier Occitanie**.

Le programme, savamment construit comme une fresque cinématographique sonore, fut un feu d'artifice constant. Côté lyrique, le ténor mexicain **Arturo Chacón-Cruz** a enflammé avec l'air « *Di quella pira* » (*Le Trouvère* de Verdi), d'une vaillance toute héroïque. La divine soprano albanaise **Ermonela Jaho** a offert un « *Deh! Tu di un'umile preghiera* » (*Maria Stuarda* de Donizetti) d'une intensité dramatique à couper le souffle, avant de briller à nouveau dans *Thaïs* (Massenet) aux côtés de Thomas Kumiega. Le ténor chilien **Diego Godoy**, tour à tour charmeur dans « *l'air de la fleur* » (*Carmen* de Bizet) puis tourmenté dans « *Odio solo ed odio atroce* » (*I Due Foscari* de Verdi), a montré une palette vocale impressionnante. La soprano franco-allemande **Camille Schnoor**, voix de cristal et de velours, a illuminé les airs « *L'Heure exquise* » (*La Veuve joyeuse* de Léhar) et « *O soave fanciulla* » (*La Bohème* de Puccini) aux côtés d'un Chacón-Cruz décidément en grande forme. La très prometteuse **Lucie Peyramaure** a déchiré les cœurs avec un « *Pace, Pace mio Dio* » (*La Force du Destin* de Verdi), d'une profondeur bouleversante. Le ténor français **Kevin Amiel** n'a fait qu'une bouchée de la Chanson napolitaine « *Core 'grato* » de Salvatore Cardillo, tandis que son confrère **Léo Vermot-Desroches** a touché au coeur avec un poignant « *Pourquoi me réveiller* » extrait de *Werther* de Massenet, confirmant l'immense talent de la jeune génération. Citons encore la basse géorgienne **Nika Guliashvili** qui a apporté puissance et gravité, mais surtout beaucoup d'émotion, dans l'air de Philippe II « *Ella giammai m'amo* » (extrait de *Don Carlo* de Verdi)...

Les « relectures » ont ébloui, tel le duo improbable et génial de **Neïma Naouri** (voix) et **Pierre Génisson** (clarinette) dans « *New York, New York* », qui a été un moment de pure magie jazzy et virtuose. De son côté, le pianiste français **Alexandre Tharaud** a sublimé « *Les Moulins de mon cœur* » (Légrand) avec une poésie pianistique envoûtante. La violoncelliste russe **Anastasia Kobekina** a électrisé le *Finale* du *Concerto pour violoncelle* de Dvořák par son jeu fougueux et captivant. Et les nombreux moments festifs ont transporté le public : les artistes lyriques en *tutti* dans « *Torna a Surriento* », « *Brazil* », « *Funiculi Funicula* »..., l'énergie contagieuse de « *Fame* » par **Anne Sila** et l'École de danse **Le Studio d'Avignon**, l'hommage *pop* et vibrant à Dalida par les jeunes pousses de « **Pop the Opera** », le *groove* irrésistible du « *Mambo n°5* » de Pérez Prado, ou encore le clin d'œil dansant de la *Danse de Rabbi Jacob* (Vladimir Cosma) par la prodigieuse **Jeanne Gollut** à la flûte de pan. Parmi les autres moments qui ont fait vibrer les gradins millénaires, nous retiendrons celui où **Neïma Naouri** a donné des frissons avec « *L'Extase de l'or* » (Ennio Morricone), « La Marche Impériale » de John Williams qui a résonné avec une puissance digne d'une invasion galactique ! Et le final en apothéose avec le fameux « *Libiamo* » (*La Traviata* de Verdi), mené avec *brio* par **Clément Lonca**, qui a soulevé le public dans une ovation unanime et méritée.

Une nouvelle fois, la magie des Chorégies d'Orange et du Théâtre Antique ont opéré pleinement : « *Musiques en Fête* » 2025 restera comme une nuit inoubliable à Orange, où tout a concouru à créer une soirée d'exception, véritable célébration de la musique vivante sous toutes ses formes. Chapeau bas aux artistes, aux chefs, aux chœurs, à l'orchestre, aux organisateurs et à ce lieu mythique qui, une fois de plus, a prouvé qu'il était le plus bel écrin qui soit pour la musique !

CRITIQUE, concert. ORANGE, Théâtre Antique, le 20 juin 2025.
« Musiques en Fête ». E. Jaho, A. Matiakh, L. Vermot-Desroches, Orchestre national de Lyon, Y. Cassar, L. Peyramaure, A. Chacon-Cruz, A. Tharaud, P. Bleuse, D. Godoy...

A VOIR OU REVOIR en Replay [sur le site de France Télévisions](#)

CRITIQUE, concert. ALMADA (Portugal), 5e Festival de Musica dos Capuchos, le 15 juin 2025. « TELEMANN goes east » par l'Ensemble « Tra Noi »

Au lendemain d'un enthousiasmant récital Liszt par Filipe Pinto-Ribeiro, quelle nouvelle soirée envoûtante dans l'écrin de pierre et d'histoire qu'est la Chapelle du Couvent dos Capuchos ! Sous l'égide du Festival dos Capuchos, l'Ensemble

Baroque « Tra Noi » (basé en Suisse) nous a offert avec « *Telemann goes East* » un concert d'une intelligence musicale et d'une énergie communicative absolument jubilatoires. Le pari était audacieux : explorer l'incroyable ouverture de Georg Philipp Telemann aux musiques d'Europe de l'Est, et le confronter à des sources authentiques de ces traditions. Pari réussi au-delà de toute espérance !

Dès les premières notes de la Suite TWV 42:h2 de **Georg Philip Telemann**, l'alchimie a opéré. La flûte pétillante de **Silvia Berchtold**, le violon agile et chaleureux de **Daria Spiridonova**, les lignes profondes et chantantes de la viole de gambe de **Bianca Cucini**, et le clavecin à la fois rythmique et coloré de **Rafaela Salgado** ont tissé une toile sonore d'une cohésion et d'une vitalité exemplaires. La musique respirait, dansait, conversait avec une complicité évidente entre les quatre musiciennes.

La plongée dans l'Est commença véritablement avec le premier *Hungaricus* 535 (manuscrit Uhrovská). L'anonymat de la pièce n'enlève rien à sa force ! L'ensemble « Tra Noi » en a révélé toute la saveur rustique et la rythmique entraînante, offrant un contraste fascinant et immédiat avec la sophistication telemannienne. Et quelle transition brillante vers les Polonaises de Telemann ! Ces danses, emblématiques du « goût polonais » cher au compositeur, ont littéralement pris vie sous leurs doigts. L'élégance du trait, la vivacité des tempi, et surtout, ce sens inné du rythme de danse, ont fait palpiter la chapelle. On y sentait l'âme populaire transcendée par le génie baroque !

Le deuxième *Hungaricus* 25 a confirmé la richesse du manuscrit Uhrovská, avant une découverte majeure : la *Sonate* de

Stanisław Sylwester Szarzyński. Quelle œuvre puissante et contrastée ! Les mouvements enchaînés (*Adagio | Allegro | Adagio | Allegro*) ont permis à chaque musicienne de briller tour à tour dans des *solis* expressifs (le violon de Spiridonova particulièrement poignant dans les *Adagios*) et dans des dialogues endiablés (la flûte et le violon virtuoses dans les *Allegros*). L'ensemble a magistralement rendu la dramaturgie et la fougue de cette pièce rare.

Le retour à Telemann avec la *Polonaise TWV 45:28* fut un moment de pur bonheur rythmique, avant une nouvelle incursion dans le trésor Uhrovská avec les pièces anonymes *N.º C 91, C 160, C 298*. Ces courtes danses, tour à tour gracieuses, énergiques ou rêveuses, ont été des petits bijoux d'interprétation, pleins de caractère et de couleurs.

Le final en apothéose avec la *Sonate TWV 40:111* (d'une écriture brillante et serrée), la *Polonaise TWV 45:17* (rythmiquement irrésistible) et surtout l'extraordinaire *Sonate en trio TWV 42:a4* a clôturé le concert en feu d'artifice. Les quatre mouvements (*Largo / Vivace / Affettuoso / Allegro*) ont résumé tout l'art de l'ensemble : profondeur expressive, virtuosité éblouissante (le *Vivace* et l'*Allegro* !), dialogue constant et joyeux, et une énergie communicative qui a soulevé l'auditoire. L'*Affettuoso*, d'une beauté à couper le souffle, a montré la parfaite symbiose des timbres (flûte, violon, viole) portée par le clavecin.

L'Ensemble Baroque « Tra Noi » a offert au public venu en nombre bien plus qu'un concert : un véritable voyage sensoriel ! Si leur maîtrise technique est impeccable, c'est surtout leur engagement, leur joie de jouer ensemble et leur intelligence du programme qui ont conquis le public. Silvia Berchtold, Daria Spiridonova, Bianca Cucini et Rafaela Salgado ont illuminé la chapelle dos Capuchos de leur talent et de leur passion. Elles ont rendu avec *brio* toute la modernité, la curiosité et le génie de Telemann, dialoguant avec les

traditions de l'Est de manière fascinante... *Brave !*

CRITIQUE, concert. ALMADA (Portugal), 5e Festival de Musica dos Capuchos, le 15 juin 2025. « TELEMANN goes east » par l'Ensemble « Tra Noi ». Crédit photo © Emmanuel Andrieu

**CRITIQUE, festival. 22ème
LILLE PIANO(S) FESTIVAL 2025
(2), le 14 juin 2025. Jean-
Claude Casadesus, Behzod
Abduraimov, Duo Berlinskaia /
Ancelle, Marie Vermeulin,
Théo Fouchenneret...**

**C'est un bain musical superbement varié
qui s'offre chaque printemps au Lille**

Piano(s) Festival ; varié... et aussi d'une rare pertinence. Les meilleurs pianistes de l'heure y présentent les œuvres qui les inspirent, en solo, avec orchestre,... Chaque tempérament pianistique y déploie en bons arguments, la valeur des partitions qu'il a choisi de partager avec le public. Le festivalier peut y découvrir les projets les plus originaux et souvent les mieux défendus. Le festival créé à l'initiative de l'Orchestre National de Lille (et de son fondateur Jean-Claude Casadesus) met en lumière les réalisations les plus convaincantes nées de la rencontre entre une œuvre et un interprète. Et c'est bien le travail et la recherche spécifique d'un interprète en particulier, ou d'une coopération artistique que le mélomane attend : un projet artistique ainsi révélé qui a la capacité au moment du concert de révéler et des artistes éloquents et des œuvres qui les inspirent.

Notre parcours pendant la seule journée de **samedi 14 juin** en

témoigne. D'un concert à l'autre, la sensibilité, l'engagement, l'aplomb des interprètes composent une série de découvertes surprenantes, parfois mémorables, toujours passionnantes à suivre ; d'autant que tendance forte et très appréciée, chaque interprète parle, explique, commente, éclaire ce que d'aucun n'aurait pas saisi ni vécu sur le moment, au moment de la réalisation des œuvres. Une expérience propice au rapprochement des artistes et du public et qui rend plus que jamais, irremplaçable, comme inestimable, la performance du concert et du spectacle vivant. Avec le recul, cette 22e édition est l'une des plus marquantes de l'histoire du Festival, une édition à inscrire d'une croix blanche après celle de l'an dernier qui avait offert l'opportunité de [re] découvrir et de vivre de l'intérieur la grâce mozartienne dont ses fabuleux Concertos avec orchestre, lors d'un Marathon exceptionnel ([LIRE notre critique du LILLE PIANO\(S\) FESTIVAL 2024](#)).

Cette année, l'intérêt est aiguisé d'autant plus après un programme inaugural magistral (la veille, vendredi 13 juin 2025), où l'Orchestre National de Lille réalisait une équation superlative, en associant la baguette de son fondateur, l'illustre **Jean-Claude Casadesus** et le pianiste ouzbek à la virtuosité percutante, **Behzod Abduraimov**... [[lire notre compte rendu du concert inaugural du 13 juin 2025](#)].

Journée du samedi 14 juin 2025



11h : dans l'auditorium de **la Chambre de commerce**, piano à 4 mains par le duo **ARTHUR ANCELLE et LUDMILA BERLINSKAIA** : le jeu des deux pianistes sait dialoguer, se répondre ; confirmant une belle complicité, d'abord dans le Bizet dont « Jeux d'enfants » (1871) est abordé avec une netteté percussive, droite, précise, soulignant l'espièglerie facétieuse, et la course endiablée dont sont capables de jeunes diabolotins ; l'évocation de joutes enfantines n'empêche pas l'effusion tendre que libère en fin de cycle « Petit mari, petite femme », claire déclaration amoureuse et si tendre du compositeur à son épouse qui attendait alors leur fils, Jacques... De la Petite Suite » de Debussy, le duo inspiré exprime cette volupté heureuse, l'extase ondulante qui structure le flux musical, parfaitement au diapason de la métaphore océane et fluide du poème « En bateau » de Verlaine... sans omettre l'élégance ni la noblesse du « Menuet », ou de swing de « Ballet »... L'entente se pare d'accents plus délicats encore, et d'un onirisme ciselé, dans « Ma Mère L'Oye » dont les pianistes réalisent la version originelle pour piano ; dans le projet initial de Ravel, les deux enfants de ses amis Godewski, devaient eux-mêmes assurer la création du cycle génial... La Pavane inaugurale s'inscrit dans le mystère et la pureté onirique ; Poucet fait surgir toute la dimension fantastique d'une forêt enchantée et ses frémissements ténus dont le chant des oiseaux... en sortant du concert, l'esprit reste encore comme enveloppé par l'expérience onirique qu'il vient de vivre.



14h : Sensible et pertinente également, la pianiste française **MARIE VERMEULIN** lève le voile sur l'écriture fluide et grave de **Fanny Mendelssohn**, la sœur de Félix mais qui en raison même de son genre fut interdite de carrière musicale, dès ses 14 ans ; quand son frère fut a contrario encouragé et favorisé par leur père dans

cette voie.

La pianiste a bien raison d'exhumer la partition intitulée « **das Jahr** », « l'année » ; précisément celle de 1839, quand elle découvre admirative l'Italie dont elle déduit ce carnet de voyage, ainsi composé de 12 pièces, chacune pour un mois de cette année exaltante, décisive. Le naturel du jeu porte la diversité des nuances émotionnelles ainsi librement exprimées ; Fanny a tout d'une compositrice accomplie en réalité comme l'atteste la justesse de l'écriture, son économie structurelle ; un flux continûment pudique, équilibré, jamais « bavard », mais spécifiquement profond et juste, qui sait fusionner l'énergie lumineuse de Félix et une intensité passionnelle qui souvent préfigure la densité brahmsienne, sa puissance allusive, emblème d'une sensibilité inédite. S'y déploie aussi une ligne chantante proche des lieder de Schubert dont Fanny semble comprendre tous les enjeux intimes et souterrains. L'engagement de la pianiste, sa sincérité renforcent la vivacité du cycle qui est une révélation.



À 15h : du clavier pianistique à l'accordéon, le Festival nous prépare une nouvelle surprise ; et de taille, c'est même une 2ème révélation que celle de l'accordéoniste ukrainien **BOGDAN NESTERENKO** dans la crypte de la Cathédrale Notre-Dame de la Treille. L'orgue à bretelles a bien toute sa place au Lille Piano(s) Festival ; l'accordéoniste confirme son aptitude unique à faire jaillir dans cette espace idéalement réverbéré, des sons pleins, vibrants, imprécatoires...



D'autant plus adaptés au lieu quand il s'agit comme ici en « ouverture », de la Chaconne en ré mineur de Bach. Une transcription saisissante exprimée avec un sens des phrasés,

un rubato remarquable, un souffle qui accorde puissance, nuances, spiritualité. L'interprète vit la musique viscéralement, habité et même halluciné par le potentiel sonore de son instrument, dont il obtient absolument tout en couleurs, accents, timbres. C'est une prouesse que de produire une musicalité aussi juste avec un seul instrument. Même inspiration ensuite dans les **Tableaux d'une exposition de Moussorgski** où la maîtrise de l'interprète illustre la notion d'accordéon-orchestre (comme on parle de piano-orchestre), mais l'apport expressif des hanches ajoute dans la palette sonore déjà très étendue, une caractérisation particulière qui accuse davantage les prodigieux contrastes de la partition, ses séquences à l'imaginaire délirant conçu par le compositeur russe : à-coups surprenants, intervalles percutants, modulations inouïes... Le choc auditif est total et l'expérience esthétique, des plus convaincantes.



Le LILLE PIANOS FESTIVAL sait nous surprendre, investissant à raison les lieux emblématique de Lille ; pour preuve le programme de **17h30**, où la **Cathédrale Notre Dame de la Treille** offre un programme sacré (avec orgue et quel orgue !) ; l'acoustique naturelle de l'ample nef et son orgue non moins fabuleux, sous les doigts d'**Olivier Périn**, favorisant en grande partie la réussite du concert. Après une entrée strictement chorale (« Nos autem » d'Alfred Desenclos, intérieure, profonde, lumineuse), **l'Orchestre National de Lille** sous la direction de **Mathieu Romano** joue l'irrésistible et envoûtant « **Fratres** » d'**Arvo Pärt** (1977), mantra pour cordes seules, scandé par 3 notes, une batterie énoncée comme un battement du coeur fervent (qui associe le woodblock et la grosse caisse)... le chef joue avec la réverbération naturel du lieu, sur les effets de distanciation aussi, pour une musique née de l'ombre, qui va crescendo pour s'effacer ensuite dans les premières mesures de

« Flots lointains » de Koechlin, pièce tout aussi recueillie où s'affirme la somptueuse plénitude de l'harmonie ; puis c'est **le Requiem de Fauré** et sa prière bercée d'apaisement et de méditation. Chef, instrumentistes et choristes (chœur Septentrion d'où se détachent les solistes dont entre autres le baryton **Christophe Gautier** pour l'Hostias) sculptent la texture sonore dans une sérénité proche de la béatitude ; un sentiment général de ferveur confiante et suspendue qui prépare évidemment au « In Paradisum » de la fin : sorte d'éblouissement inscrit dans la douceur mystique la plus épanouie. C'est le degré le plus haut et la marche finale d'un Requiem parmi les plus sereins jamais écrits, que les interprètes hissent au sommet de la douceur, comme un bain sonore enveloppant et lénifiant. L'orgue requis pour ce dernier épisode en scande chaque palier de l'élévation, expérience unique qui fusionne joie et libération.



Enfin, le dernier concert et non des moindres, est une splendide performance qui se déroule à **19h** dans l'auditorium ovoïde du **Conservatoire de Musique** : le pianiste **THÉO FOUCHENNERET** joue dans un cycle continu, **l'intégrale des Nocturnes de Fauré**, un Fauré qui contrairement au Requiem précédent, n'a plus rien d'apaisé ni de serein ; en prise avec les assauts de la vie, le compositeur y consigne ses espoirs, ses ressentiments aussi dans un cycle comme autobiographique, une autopsie de ses humeurs, une immersion en miroir qui révèle la transformation de la lumière à... la pénombre ; en particulier la perte des repères, l'émergence de tensions et une âpreté quasi panique, en particulier dans les 3 derniers. L'expérience est singulière et unique ; elle se rapproche du concert précédent de Marie Vermellen...

Jouant par cœur (une gageure déjà], Le pianiste embrasse tout le cycle avec un naturel fluide et articulé qui soigne constamment la tendresse du médium, ciselant le contrepoint en

s'appuyant précisément sur une main gauche d'une exceptionnelle plasticité dynamique ; ce qui confère une clarté continue et donc une éloquence émotionnelle ardente et précise ; l'intelligence du flux narratif, l'assise technique, et la richesse de la palette expressive produisent un cycle continu que magnifie une esthétique musclée et une infaillible cohésion d'une pièce à l'autre. L'interprète maîtrise d'autant mieux son sujet qu'il vient de faire paraître l'enregistrement de ce cycle particulièrement éprouvant techniquement et émotionnellement.

On a déjà hâte de découvrir la programmation de la 23^e édition du LILLE PIANO(S) FESTIVAL 2026 – en attendant, **l'Orchestre National de Lille** a communiqué [sa prochaine saison 2025 – 2026](#), et donne rendez-vous au Casino Barrière pour le saisissant opéra de [Kurt Weill : « Les 7 péchés capitaux »](#), les 8 et 9 juillet prochains. Incontournable événement de cet été 2025.



Crédits photos © Droits réservés / On LILLE